

Les empires intérieurs

Olivier Marbœuf

L'année 2020 devait être l'année de l'Afrique en France. Année électorale oblige, cette grande manifestation nationale augurait de quelques cacophonies et de nouveaux exercices de contorsion linguistique pour séparer les bons sauvages de l'ivraie et les électeurs des terroristes. Comme on ne sait plus très bien si « la colonisation fut un crime contre l'humanité » ou pas tout à fait puisqu'« il y a eu des éléments de civilisation¹», l'année de l'Afrique qui était aussi celle des Jeux au Japon promettait d'inscrire le dérapage contrôlé aux disciplines olympiques. On aurait pu faire l'aveu que ce n'était pas l'année de toutes les Afriques, mais plutôt l'année *d'une certaine Afrique en France*, une Afrique luisante à souhait, une Afrique sans signaux faibles², sans ombre, sans trace sur le front, projetant à l'envie de splendides signaux forts, Afrique exubérante et hors d'elle-même comme une marchandise qui ne cesse de déborder de son emballage bariolé. Oh, on la voit cette Afrique, on ne voit qu'elle et son magnifique sourire et ses muscles couverts d'huile comme au plus

1. Entretiens d'Emmanuel Macron pour le journal *Le Point*, en novembre 2016, et à la télévision algérienne Echorouk News au printemps 2017.

2. Un formulaire, destiné à détecter les « signaux faibles de radicalisation » parmi les étudiants et les enseignants de l'Université de Cergy-Pontoise (Val-d'Oise), a été envoyé par mail le lundi 14 octobre 2019 à tous les personnels par le responsable sécurité de l'université afin de prévenir la menace terroriste.

beau marché d'esclaves ! Une Afrique sans secrets et sans colère, fruit toujours mûr et minerai inépuisable du capitalisme d'hier et d'aujourd'hui. Que l'on pioche dans sa poitrine et dans son sexe des rations de survie ! Qu'on lui ouvre toutes les portes de l'Empire comme au plus magnifique des pétroles ! Et qu'on brûle les sorcières africaines à la musique de la même fête, les migrants aux lèvres bleues sur les plages d'Europe, que l'on dévoile les femmes comme à la grande époque de la civilisation de France, que l'on déterre jusqu'aux morts sans sépulture dans l'acier de la Seine. Réveillez-vous ! Réveillez-vous, vous qui dormez le visage plaqué au sol, vous qui ne respirez plus de porter tant de force de l'ordre sur vos côtes et vos dos. République des femmes de ménage, assemblée des gardiens de nuit, des plongeurs de tout le continent ! Levez-vous ! L'Afrique pétrie par la main soyeuse de l'Occident se présente dans un roulement de tambour assourdissant. Belle et exténuée.

Pour que cette Afrique ne traîne pas dans la rue, on lui a fabriqué des rues institutionnelles, pour qu'elle ne s'enferme pas dans l'obscurité de la religion, on l'a couverte d'un unique signe en forme de virgule. Comme le maître qui s'assied au milieu des esclaves de la plantation pour écouter le conteur créole — car nul spectacle ne peut échapper au ravissement de ses sens — les élus de la République viennent à présent s'essayer à quelques mouvements de break dance électoraux au cœur des *battles*. Et qui eût cru qu'un jour on en viendrait même à les applaudir ? L'année *d'une certaine Afrique en France* installe ses rituels et astique ses paysages, prépare sa nouvelle géographie pacifiée.

Sortirons-nous du rôle de tapisseries banlieusardes et de décors sauvages savamment domestiqués mais parfaitement authentiques ? Saurons-nous faire quelque chose qui ne soit pas fabriqué à travers nous, avec nos corps comme alibi et camouflage, comme matière et masques de la vanité des nouveaux maîtres ? Où pourrions-nous aller afin de nous soustraire à ces regards amicalement cannibales qui dissolvent les espaces et les écarts, pour échapper à ces accolades qui absorbent tout, à ces familiarités forcées ?

En marge de la fête qui se prépare, la voix du conteur créole se fait entendre : y a-t-il encore une danse pour soi ? Qui peut encore tourner sur la tête et détruire l'espace et le temps, qui sait encore fabriquer de ces gestes invisibles ?

Le Corps des maîtres se cherche une fable, la réclame, comme une couverture de survie à la surface d'un monde crasseux, étoffe luisante dans les reflets de laquelle il peut se contempler, poser en militant de salon comme hier il posait en sacrifié³. Aucun espace n'est laissé vacant, pas même celui des victimes. Déclarant sa fragilité et jouant à merveille d'une éthique du privilège⁴, le corps du vieux continent rassemble à grandes brassées une communauté dont il est le cœur et la machine à accumuler. Une famille. Quel festival n'a pas son programme noir, quel musée n'a pas son rituel, quel théâtre ne s'improvise pas nouveau quartier général du Black Panther soft Power, quel éditeur ne se jette sur tout ce qui ressemble à un sombre épiderme qui parle ? Dans les habiles dispositifs du capitalisme cognitif, on en vient à se demander avec qui, où et quand il faut parler et pour qui nous produisons de la valeur⁵. La matière noire brille entre des mains expertes. C'est ainsi que s'instruit le *retour de l'Afrique* et le *retour en Afrique*, tout comme la *découverte* de « la banlieue sans clichés », jeune continent qui ne demande qu'à trouver son grand récitant. Après cette envie pressante satisfaite et cet écran noir installé, les vieilles habitudes peuvent reprendre et la cour se recomposer dans le calme⁶. Les maîtres anciens élisent un nouveau héros qui leur ressemble. Le beau prince soulève des rochers en polystyrène, dégage les chemins, déplace des immeubles en mousse, se tatoue des cicatrices, chevauche les mers, détruit de sa main délicate les

3. Voir par exemple la figure du planteur Codé décrite plus loin dans le texte.

4. Norman Ajari, *La dignité ou la mort. Éthique et politique de la race*, La Découverte, Paris, 2019, p. 51 : chapitre « La désincarnation de l'éthique ».

5. Voir à ce sujet notamment la lettre ouverte « The tear gas biennial » publiée en juillet 2019 sur Art Forum par Hannah Black, Ciarán Finlayson et Tobi Haslett, interrogeant le financement de la Biennale du Whitney Museum 2019. <https://www.artforum.com/slant/hannah-black-ciaran-finlayson-and-tobi-haslett-on-the-2019-whitney-biennial-80328>

6. À propos de la fièvre décoloniale, lire Olivier Marbœuf, *Variations décoloniales*, 2019 (<https://olivier-marboeuf.com/2019/05/09/variations-decoloniales/>)

frontières d’hier et proclame : liberté, liberté, liberté ! On voit les anciens émus en queue de cortège. « Nous sommes sauvés », disent-ils dans une unique mais vraie larme. Et voilà que leur champion livre, enroulés dans sa fable, les jeunes sauvages tant honnis de Seine-Saint-Denis. « *Tout comme nous, ils sont capables de goût et de libre-arbitre.* » Les voilà respectables. Et la presse recopie jusqu’à l’extase cette fabuleuse capture. Tout va bien. Nous sommes réconciliés. Le masque du citoyen est recollé à la bave merveilleuse. Cela vaut bien quelques récompenses.

Le conteur créole n’est pas loin. Il traîne un peu à l’écart de la foule. Il crache au passage du cortège. Nul ne sait s’il ricane ou grimace. Il fait toujours quelques détours. Il erre au bord, dans les périphéries sombres des mises en scène de l’Empire, ramasse et répète les motifs de la colonie. Il connaît ses rituels, astique les os de sa langue bien pendue et reconstitue délicatement la scène du crime. Comme il n’a jamais eu de temps ni de lieu, il accumule en lui cette archive indigeste, absorbe cette matière toxique, collection de répétitions, de redites, de l’esprit de la République. Ses muscles sont pleins de cris. Il sent tous les os broyés dans cette pâtée qui encombre ses intestins. Le banquet est à vomir et lui mange avec un sourire de mariage car il sait que se tenir là est un défi, un exercice de résistance au contact d’un climat empoisonné⁷ et la condition d’un savoir particulier, un détour dangereux pour former plus tard quelque chose pour soi.

Il n’est pas hors du coup, il n’est pas innocent, il ne cherche aucune forme de respectabilité car sa vie dépend du mensonge souriant qu’il adresse aux maîtres, sa vie dépend de choses interdites

7. On pense ici à l’air irrespirable, au climat de violence que rapporte Christina Sharpe quand elle relate la mort par asphyxie d’Eric Garner en 2014 à Staten Island. Étranglé par des policiers, il crierà onze reprises « I can’t breathe » (je ne peux pas respirer) avant de mourir. Christina Sharpe, *In the Wake. On Blackness and Being*, Duke University Press, 2016, p. 110. Adama Traoré dira cette même phrase vitale aux policiers qui l’interpellent violemment à Beaumont-sur-Oise, en banlieue parisienne, le 19 juillet 2016. Après un plaquage ventral, sous le poids de plusieurs agents, il mourra menottes aux mains, sans air et sans secours. Voilà ce qu’il advient de ce souffle particulier, celui d’hommes noirs. C’est un souffle précaire, sous contrôle.

et hors-la-loi, sa vie dépend d'une fréquentation de la scène et de la connaissance de ses marécages, où il recompose du vivant avec les traces des morts. Sa vie dépend d'un savoir négatif⁸, de l'art du chapardage de celui qui se fabrique un abri ailleurs avec ce qu'il a soustrait ici, brique après brique, branche après branche, un lieu à lui où il peut recommencer à respirer. Sa présence est sans confort. On n'aime pas le voir et on le fait savoir. Il parle trop, il parle mal. Il a de mauvaises manières en tout. Des tribunes paraissent. Il est sorcière. On le chasse, on le disperse. Mais sans cesse, il revient à portée du cortège, dans les gaz de la grande fable, à la distance raisonnable que garde l'invité indésirable qui n'entre jamais, qui trace une route oblique. Il vient embrouiller l'histoire, la faire bégayer, il déränge la cérémonie. Il est un signal faible, il est peu de chose. Il est découragé et en colère. Sa parole est sa maison. Une maison qui bouge. Il accumule des mots, jusqu'à ce que s'élève une concrétion, une pensée, un monde jamais vu, une histoire jamais dite.

Quelqu'un crie en le voyant dans la foule « Mackandal malfetkè⁹ ! ». Tout le monde cesse de rire, certains recrachent aussitôt leur gorgée de vin de Bordeaux. Bouche un peu de côté, posée sur la main, voix basse, le conteur débute ses boniments, répète craquement des os, aboiements et tribunaux publics, feux et fumées, bâtons, musique des vers qui grouillent dans la chair de la jambe blessée d'un esclave. Il prend soin du temps, ressoude en lui les parties de la vaste histoire de la France dispersée. Il va dans ces périphéries, là où l'Empire est nu et la vie de faible valeur¹⁰. C'est presque inaudible

8. Voir à ce propos la notion de *dirty care* introduite par Elsa Dorlin dans *Se défendre. Une philosophie de la violence* (La Découverte, 2017, pp. 176-177).

9. Littéralement « Mackandal, malfaiteur, empoisonneur » (créole haïtien). François Mackandal, Macandal ou Makandal (en créole haïtien *Franswa Makandal*), mort à Cap-Français (actuel Cap-Haïtien) le 20 janvier 1758, est un esclave marron, meneur de plusieurs rébellions dans le Nord-Ouest de l'île de Saint-Domingue. Connu pour ses talents d'empoisonneur, on estime à près de 6000 le nombre de colons qu'il aurait tués pendant ses 18 années de cavale.

10. Lyonel Trouillot, « Silence complice sur Haïti : solitude des morts sans importance », journal *l'Humanité*, daté du 2 octobre 2019. <https://www.humanite.fr/lyonel-trouillot-silence-complice-sur-haiti-solitude-des-morts-sans-importance-678016>

d'abord dans le boucan de la cérémonie des nouveaux maîtres. Il faut tendre une oreille attentive pour entendre s'extraire des grognements, la note sombre d'une voix. Voilà. Le décor peint se décolle au bout de son ongle, la musique de fanfare se dérègle, le cortège se disperse dans le fracas des flûtes de champagne. Le conteur fait parler les paysages à l'intérieur de lui et les vomit bientôt en une flaque où l'assemblée vient lire, dans l'odeur piquante des retours de l'Histoire.

Un film parlé de toutes parts, une hallucination peut-être : en 1870, dans la lointaine province de la Martinique vint à éclater une révolte, dans ce pays pourtant si calme qui jouit d'un climat favorable à la vie douce¹¹. Quelques jours suffirent pour embraser le Sud de l'île et conduire au massacre du valeureux Codé, sacrifié pour la cause de la France¹². Tout un tas de nègres s'en était pris à cet honorable planteur et à son valet qui avait fait valeureux obstacle de son corps. Sans parvenir pourtant à sauver celui qui avait été son maître et était devenu une forme de père, de cette familiarité ténébreuse qu'allaient emporter les coups de machettes, dans les vapeurs de l'alcool et les relents de la magie. Indéchiffrable colère qu'aurait provoquée, dit-on, une lecture erronée des promesses de la Troisième République. On voulait ici l'égalité la plus complète, faire comme à Paris où la Commune gronderait bientôt. Mettre Noirs, Blancs, mulâtres et autres hommes et femmes libres de couleur au même niveau, imaginez donc cela ! C'est du moins la fantaisie que nombre d'entre eux allaient emporter jusqu'à la tombe ou dans les profondeurs du bagne. Et les

11. Pour le récit de l'insurrection de 1870 en Martinique et du procès qui y fait suite, événements que nous ne faisons que survoler ici, voir les travaux de la géographe française Christine Chivallon, regroupés dans l'ouvrage *L'esclavage, du souvenir à la mémoire. Contribution à une anthropologie de la Caraïbe* (Karthala, 2012) et notamment les chapitres 5 et 6 (pp. 201 à 295).

12. Comme le note très justement Christine Chivallon, on donne à cette insurrection le nom d'affaire Codé. Le patronyme du planteur recouvre ainsi littéralement l'événement qui devient un fait divers, manière parmi d'autres de lui ôter toute dimension politique et de placer de nouveau le Corps Blanc au centre de la mise en récit et d'un rituel qui emprunte largement à l'imaginaire biblique. Codé est un martyr et c'est autour de sa dépouille que se recompose la société martiniquaise. Quel que soit son passé de planteur ou ses provocations racistes — sa propriété arbore le drapeau blanc des suprématistes — Codé est la référence lumineuse qui s'oppose à l'obscurité des sauvages.

autres auraient suivi par ce goût qu'ils ont du sang et de l'alcool, esprits faibles toujours prêts à quelques sauvageries motivées par leur caractère jaloux. Au serviteur noir de Codé, Eugène Lubin, sera remise une médaille. Telle est la nature du rituel républicain. Il est double. Rituel de mise à mort et de respectabilité, comme éloignement de la menace de mort¹³.

Le conteur balance en vrac la comptabilité de cette sombre histoire : sont-ils trois cents ici, six cents là ? Ce que l'on sait c'est que durant la semaine du 22 septembre de l'année 1870, alors que vient d'être proclamée la République, des groupes d'hommes et de femmes vont désertier le travail, piller, brûler et saccager les habitations, fomenter une guerre civile et bientôt faire face, machettes, pics et bouteilles d'eau pimentée à la main à l'armée régulière qui finira par les contenir au bout de quelques jours de chaos. Ils sont en colère et veulent le faire savoir. Quelque vingt-deux ans après l'abolition de l'esclavage de 1848, rien ne semble avoir vraiment changé en Martinique. Si les anciens esclaves sont maintenant libres, ils jouissent essentiellement de la liberté de travailler pour des propriétaires au risque de tomber sous le coup des lois étendues du vagabondage¹⁴. À ces mots, le conteur créole s'étrangle dans un rire

13. En suivant les chemins conjoints de l'auteure africaine-américaine Christina Sharp (*In the wake...*, op. cit.) et du philosophe français Norman Ajari (*La dignité ou la mort...*, op. cit.), on pourrait considérer la vie noire comme une vie exposée plus qu'une autre au risque de la mort et ainsi relire les rituels de respectabilité républicaine comme un pacte d'éloignement de ce risque, pacte scellé autour du rejet partiellement tenu secret de la *forme-de-mort* (Norman Ajari) qu'est le nègre, le sauvage, incapable d'une quelconque articulation politique autre que le cri et la violence. De là, on peut comprendre combien le récit républicain dont la figure centrale est le citoyen, est un récit armé et nécropolitique qui ne porte pas tant un idéal d'égalité qu'un sursis. C'est dans ces conditions que l'enveloppe citoyenne invisibilise les conflits raciaux et rendra difficile l'émergence d'un discours sur la race comme catégorie politique dans le contexte français. L'espace d'une politique critique et *pour soi* est ici pour ainsi dire rendu nul, décrédibilisé alors que les privilèges raciaux se perpétuent. Ce n'est pas autre chose que cet esprit français qui gouverne aujourd'hui la fabrication d'une Afrique respectable, dans une promesse de visibilité qui s'accompagne de la mise à mort sociale de ceux qui s'aventurent à se comporter en *mauvais nègres*.

14. « *On doit au fameux arrêté du Second Empire, mis en place sous le Gouverneur Contre-Amiral Gueydon en 1855, d'avoir porté à un niveau comparable à celui de*

gras en citant cette ultime arnaque d'un gouvernement colonial qui ne veut plus entendre parler de privilèges raciaux. Pourtant le jeu des lois reconduit peu ou prou une organisation sociale qui conteste clairement à une large part de la population le droit de posséder et de travailler la terre à son propre compte. Dorénavant il n'y aura plus que des citoyens, même si certains d'entre eux devront plus que d'autres être protégés d'eux-mêmes et de leur tendance à l'oisiveté, l'ivresse et la fornication et donc, en somme, être obligés de travailler de nouveau pour les maîtres d'hier. De la demande de justice et d'égalité des insurgés ne restera plus rien — car il n'y avait rien à réclamer qui ne fût déjà là dans les marges de la République de France — à part le récit bruyant d'un déchaînement de sauvagerie dont le procès en public à Fort-de-France — qui se déroule en sept séries à partir du 17 mars 1871 — allait trier rigoureusement les acteurs. Non pour rendre justice évidemment, mais pour organiser un rituel. Dès l'ouverture du procès des quatre-vingt-dix-huit prévenus, les choses sont claires. Avant même d'être jugés, les accusés sont coupables. Au tribunal, le Président déroge régulièrement à son obligation de réserve et d'impartialité. Il franchit et même piétine allègrement la ligne quand il s'exclame : « *Croyez-vous, bande d'assassins, de pillards et d'incendiaires, venir nous en imposer ici ? Vos dénégations ne font rien, vos juges sont fixés sur votre culpabilité*¹⁵. » On demandera aux coupables des aveux et certains, bravant le risque de mort, auront recours à la ruse de la parole¹⁶.

Pour ceux qui se trouvent sur le banc des accusés, la justice est sans clémence. Les leaders sont condamnés à mort. Les plus virulents

l'esclavage, le degré de coercition qui accompagne l'injonction au travail. Cet arrêté ne forme cependant que le point culminant de tout un arsenal législatif mis en place dès les lendemains de l'acte d'abolition » (Ch. Chivallon, *L'esclavage, du souvenir à la mémoire...*, op. cit., p. 206).

15. *Ibid.* p. 226.

16. « *Il est également possible d'envisager dans le capharnaüm des délations et reniements qui submergent le procès, des tactiques de résistance sans doute peu maîtrisées au départ mais suivies d'un effet inattendu qui tient au désordre créé où personne et tout le monde se retrouve innocent et coupable (...) Délicat et ô combien précarisé, le fil de la résistance se fait bricolage, parce que l'héroïsme assumé collectivement ne peut prendre place* » (*Ibid.* p. 260).

des suiveurs sont envoyés aux travaux forcés à perpétuité ou au bagne, exil dont ils ne reviendront pas tant la mise en scène du procès fait d'eux des pestiférés et contamine jusqu'aux membres de leur famille. Mais peut-être qu'à côté des violences physiques, dit le conteur, en se redressant soudain de la flaque dans laquelle il lisait sa funeste histoire, il faut s'intéresser à quelques violences symboliques qui dans cette histoire en sont les indissociables jumelles, sans quoi la fable de l'État n'aurait pas cette implacable puissance. Voilà que l'on promet à tous les autres, à la foule des pauvres bougres « *non responsables de leurs actes* » l'amnistie pure et simple. Le public, maintenant nombreux autour du conteur, soudain se fige dans une expression d'étonnement. Mais à cela, il y a une condition importante : nier toute portée politique à l'événement et avouer l'erreur et l'égarement, voire l'influence et la magie des leaders qui ont mené des honnêtes gens dans la furie et le sang, par pure jalousie et esprit de mesquinerie. C'est là l'essence même du rituel de la respectabilité qui dissimule toujours une mise à mort. Il faut liquider définitivement toute possibilité de faire histoire politique qui déborderait le récit d'un fait divers meurtrier, d'un coup de sang. Peu après les premières exécutions sur la place publique viennent alors les cérémonies de décoration de ceux qui comme Eugène Lubin, le valeureux serviteur de Codé, avaient fait preuve de fidélité et de zèle envers la patrie lors de ces troubles événements. Voilà une manière somptueuse d'écrire le récit républicain ! Mises à mort et héros grotesques feront l'affaire ! Les insurgés meurent donc deux fois. Physiquement ils sont exécutés et dispersés. Symboliquement, ils perdent toute possibilité d'incarner une quelconque forme d'héroïsme et de prise dans les mémoires. Ils font plus que disparaître, ils deviennent sujets de honte¹⁷.

17. Édouard Glissant revient à plusieurs reprises dans son essai *Le discours antillais* sur le processus de possession et de déresponsabilisation à l'œuvre au sein de la société martiniquaise, mais aussi sur l'incapacité à former des héros à soi et pour soi. « *L'histoire antillaise déborde d'insurrections sans profit* » (p. 232), dit-il et de justifier à cet endroit son rejet du récit abolitionniste français tout autant que son attachement à la figure de Toussaint Louverture, héros tragique de la révolution haïtienne. « *Les héros d'autrui ne sont pas les nôtres, nos héros par force sont d'abord ceux d'autrui* » (p. 234) (Gallimard, Folio/Essais, 1997).

Tout au récit du conteur, l'audience ne voit pas qu'on a changé d'époque, qu'on a glissé le long des fluides de sa parole. De cent cinquante ans, nous voilà à quinze ans avant l'année *d'une certaine Afrique en France*. En 2005 exactement. La banlieue n'est pas encore en ordre et en habit de cérémonie. À bien y regarder, elle n'est pas sans rappeler ces territoires lointains, ces périphéries de l'Empire où la République avait dû extraire sans relâche les locaux oisifs de leur part sauvage. On y retrouve les mêmes acteurs, les mêmes mots et les mêmes rituels de mise à mort et de respectabilité.

Le conteur court maintenant, il court en survêtement bleu pétrole. Et l'assemblée le suit en haletant. Il court contre les lois de la gravité et du vagabondage qui disent qu'on ne peut rester immobile, à plusieurs, dans la rue¹⁸. Alors il faut sans cesse courir avant d'être saisi par la police, dans une rue où l'on n'a aucune raison d'être vivant, d'être vivant avec ce corps-là, un corps qui sait, irréductible, à la surface duquel la République a épuisé tous ses rituels de honte et inscrit toutes ses lois. Jusqu'à la loi de la mort dont ce corps est le conteur survivant qui dit des choses avec un souffle précaire sous la masse policière. Le conteur court et respire. C'est sa manière de fabriquer un lieu, c'est sa manière d'en dire les histoires, d'échanger avec la nature, matière contre matière, d'accueillir l'environnement et de l'affecter. Il courait marron, il court maintenant banlieusard, dans le même risque de mort et la même connivence avec les mondes vivants et les paysages. Le béton est sa nouvelle nature, il le tord par la vitesse et sait qu'il existe peut-être quelque part une danse pour soi, qui va si vite qu'on ne peut la voir, qu'on ne peut l'attraper et en faire un spectacle ravissant, pour célébrer l'Afrique domestique et respectable. Une danse tordue vers l'intérieur de soi. Sans visage. Dans ses transactions âcres, le conteur sue, tremble et pisse, des

18. « Nous voudrions ici faire partager notre perplexité sur le brouillage des catégories privé/public qu'entraînent, d'une part une injonction à circuler plutôt qu'à stationner dans l'espace public, et d'autre part le heurt du privé et du public que génère la transformation des espaces collectifs dans les grands ensembles d'habitations » (Pierrette Poncela, « La pénalisation des comportements dans l'espace public », *Archives de politique criminelle*, 2010/1, n°32, pp. 5 à 21).

écosystèmes d'hier et d'aujourd'hui. C'est sa manière de faire apparaître l'Empire qui persiste, à ses trouses.

En cette même année 2005, le 27 octobre, Zyed Benna et Bouna Traoré vont mourir à Clichy-sous-Bois, en Seine-Saint-Denis. Ils vont mourir parce qu'ils couraient¹⁹. Parce qu'ils couraient pour fuir la police, car courir pour fuir la police avec ces corps-là est quelque chose qui est inscrit dans une histoire non dite de la citoyenneté française. Une histoire que l'on sait, depuis ces corps-là. Et de nouveau il y aura des insurrections, qu'on appellera des émeutes de banlieue, qui seront des formes innommables de sauvagerie, des débordements d'émotions incontrôlées. Mais ces effusions enragées n'arriveront pas, même aux yeux les plus doux des leaders de la gauche, à atteindre le statut d'une forme politique, si mineure soit-elle²⁰.

19. Le 27 octobre 2005, deux adolescents, Zyed Benna et Bouna Traoré périssaient à Clichy-sous-Bois, électrocutés dans l'enceinte d'un poste électrique dans lequel ils s'étaient réfugiés pour échapper à un contrôle de police. Le 16 mars 2015 se tient le procès des deux policiers pour « non-assistance à personne en danger » et « mise en danger délibérée de la vie d'autrui ». La décision rendue le 18 mai 2015 aboutit à leur relaxe définitive, le tribunal considérant qu'aucun des policiers n'a eu « une conscience claire d'un péril grave et imminent ». Ce jugement a été confirmé par un arrêt de la cour d'appel de Rennes rendu le 24 juin 2016.

20. S'il y a des raisons de voir ici des similitudes avec la lutte des Gilets jaunes, notamment dans l'usage d'armes spécifiques par la police et le refus de la classe dominante de reconnaître au mouvement une quelconque dimension politique dès lors qu'il n'en émane aucun discours formé selon ses canons, le vocabulaire n'est pas le même. La qualification de « sauvageons » que va inaugurer Jean-Pierre Chevènement, alors ministre de l'Intérieur, dès la fin des années 1990 et qui va bientôt devenir « racaille » dans la bouche d'un autre ministre à la même fonction en 2005, Nicolas Sarkozy, marque une césure claire qui place les insurrections de banlieue du côté du continuum colonial et pas seulement des luttes de classe. Ce qui est d'ailleurs pour le moins étonnant est que le même Jean-Pierre Chevènement semble trouver plus tard dans son expression une plus grande clémence quand il écrit sur son blog quelques semaines avant le premier tour de l'élection présidentielle de 2007 : « *Sauvageon versus racaille : voilà la différence entre une politique de gauche et une politique de droite en matière de sécurité et elle n'est pas mince.* » Sans spéculer davantage sur le sens de cette comparaison, on peut au moins noter que les deux expressions partagent clairement un principe de mort, basé sur la nomination d'existences de moindre valeur. Mais il n'est pas étonnant qu'à droite prévale le mépris de classe et le préjugé criminel, là où la gauche républicaine emprunte une figure qui, comme on l'a vu plus

Le conteur est descendu des mornes. Il a goûté la surface acide des feuilles de bananier, sa sueur s'est chargée de pesticide. Il a une nouvelle mémoire des lois de la mort. Il s'est faufilé dans le labyrinthe des champs de canne, a mélangé sa peau avec les liquides vivants de l'océan. Le voilà qui revient, depuis sa forme-de-mort, visage écarlate, il court. Chargé de ce savoir amer, il court depuis les côtes calcaires de la France, le long des nationales, dans les zones industrielles et les villages déserts, il court dans les paysages de la splendeur de la France, époustouflants nœuds d'autoroute, zones pavillonnaires et monuments de béton, il court avec l'odeur du cadavre de Codé, que tous ont été forcés de pleurer, comme un Christ à la peau blanche, comme un corps singulier au milieu de la masse sombre et honteuse, comme une statue de chair nationale. Il pense « Je suis Codé ». Il ramène ces histoires depuis un bord de la France à un autre bord de la France. C'est un conte de mauvais nègre et il sait qu'il pourrait périr à venir le raconter ici. Il pourrait manquer les récompenses et les cérémonies en l'honneur du retour de l'Afrique sur la table des opérations. Il pourrait manquer les fêtes, être du lot de ces mauvais esprits que l'on sacrifie à l'heure du grand rituel.

Zyed Benna et Bouna Traoré ne sont pas des corps nationaux, il le sait, il le sent. On ne va pas les pleurer comme des enfants de la nation. Défiler pour dire « plus jamais ça. » Nulle n'oserait alors un « Je suis Zyed, je suis Bouna. » Ce sont les enfants des autres, de vous autres, de la banlieue, sombres sauvages, progéniture de la racaille. Ils sont trop nombreux dès le départ et il pèse sur eux cette fatalité de

haut, est formée comme antithèse du citoyen colonisé. Le sauvageon est celui dans lequel on ne se reconnaît pas, qui ne peut jouer d'aucune manière la fonction de miroir. La dimension raciste, en tout état de cause, est exposée dans les deux cas de manière relativement banalisée. Il est également important de noter que les Gilets jaunes parviennent à se nommer comme force politique collective. Si les contours sont flous, ils captent une demande de justice sociale alors que « les sauvages » et « la racaille » subissent des noms, qui sont des marques de mort et l'expression d'une masse sans singularité, d'une ressource qui ne vaut rien, hors de portée de la domestication capitaliste. La seule fonction de la « racaille » et des « sauvages », qui s'est largement développée aux États-Unis notamment, est donc l'économie de coercition que ces catégories génèrent bien malgré elles : production d'armes et de prisons, ici encore, une économie de la mort.

la mort, cette proximité de la mort, comme forme négative du citoyen, comme ombre. Mais le conteur sait que ces morts seront veillés par ceux qui savent dans leur corps une histoire qui ne peut être racontée, une grande histoire des insurrections honteuses. À Clichy-sous-Bois et bientôt partout en France, la banlieue fera ces cérémonies dans des formes politiques des plus directes, dans ces raccourcis sémantiques qui rappellent ce qui, dans l'insurrection martiniquaise ou ailleurs, fut une manière de dire qu'on ne voulait pas vivre ainsi, ni mourir comme ça. Et les noms seront chéris, pour continuer à exister en dehors de la masse de la mort, pour qu'ils ne soient pas avalés dans le flot des faits divers comme des vies sans valeur. Il y aura Zyed, Bouna, Kader, Adama, Zineb et bien d'autres²¹. Ils composeront un motif historique,

21. Le travail du Comité Adama (<https://www.revolutionpermanente.fr/Comite-Verite-pour-Adama>), à la mémoire d'Adama Traoré, est à cet égard remarquable car, à la dénonciation des violences policières, il ajoute une pratique de lutte inscrite dans le temps qui redonne visage, dignité et biographie à une victime afin de la sortir de la masse informe et sans récit des « sauvageons » décédés. Au désir de vérité sur les circonstances de la mort d'Adama, la justice répond par l'acharnement et l'intimidation à l'égard d'Assa, sa sœur, devenue l'une des figures de cette lutte. À la violence physique se conjugue de nouveau une violence symbolique qui en dit long sur le climat dans lequel Adama a arrêté de respirer. Pour autant, plus de trois ans après les faits, le visage d'Adama Traoré n'a toujours pas disparu et d'autres sont venus le rejoindre pour donner de la consistance à *ces morts sans importance* et fabriquer *cette alliance des morts et des vivants* que revendiquait déjà au début des années 1980 le célèbre film du Black Audio Film Collective, *Handsworth Songs*, réalisé dans la continuité des révoltes de Birmingham en Angleterre. Comme l'avait fait quelques années auparavant à Vitry-sur-Seine le Collectif Mohamed en se saisissant des outils précaires du cinéma amateur pour produire le film *Ils ont tué Kader*, forme de deuil, veillée audiovisuelle et tentative de sortir de la banalisation d'un destin de mort au pied des HLM. Et ainsi faire trace d'une généalogie invisible, d'un motif en pointillés qui compose pourtant à la fois un signe de mort et le tracé négatif d'un territoire urbain, la banlieue. Plus près de nous, les luttes se renouvellent par des stratégies d'alliances et des formes vitales de mémoire. Parmi celles-ci, le Comité Adama s'engage dans des convergences qui prennent pour socle le corps martyrisé par la police — corps blessé ou tué qui fut longtemps un motif central et spécifique des luttes populaires des Français issus de l'immigration postcoloniale. On le comprend par l'usage longtemps limité à la banlieue d'un arsenal de combat par la police — notamment le tristement célèbre lanceur de balles de défense, dit LBD 40. Les luttes des Gilets jaunes et leur répression violente sans précédent auront ici ouvert de triste manière un espace de savoirs partagés. À Clichy-sous-Bois, où le décès de Zyed Benna et Bouna Traoré continue d'être commémoré officiellement par la

dispersé, que lentement les conteurs rassembleront au cœur de rituels et de veillées. Et cette Afrique fantôme continuera à se raconter par le corps, la marche, la course, le souffle, les chants, la sueur et le football comme une histoire qui redonne visage à l'Afrique en France, de France, dans la France.

municipalité, de jeunes habitants et militants associatifs comme Nawufal Mohamed choisissent de donner à l'acte de mémoire une dynamique vivante, mettant en action le corps. Le tournoi de football organisé cette année renouvelle ainsi les modes de commémoration des morts par les vivants, mais fait aussi valoir l'importance culturelle du sport dans les banlieues populaires comme imaginaire et rituel de représentation de soi. <https://www.facebook.com/Nawuf/videos/10220387188810539/>